

MISSION

Frédéric Jésus

- 1 -

Le chef de bureau ricane sous sa moustache. Il égrène un long chapelet de consignes techniques. Il se complaît surtout à souligner le caractère outrageusement torve de la plupart d'entre elles. Je ne l'écoute pas avec l'attention qui devrait s'imposer, si bien qu'une bonne partie de son exposé m'a déjà échappé. Par la fenêtre, derrière lui, je surveille la progression d'un couple de moineaux sur une branche d'hiver. On dirait que l'un des deux cherche à faire tomber l'autre, au risque d'être à son tour déséquilibré. La différence, c'est que les moineaux ne tombent jamais tout à fait, sauf raides morts. Mais la différence avec quoi ? Et puis, peut-être les chefs de bureau savent-ils voler. Alors que moi, je ne sais que tomber, non sans talent d'ailleurs, je l'ai déjà prouvé.

Une petite pluie urbaine chatouille la façade de briques du bâtiment qui conclut le champ de vision, au fond de la cour. L'inévitable odeur de café électrique des matinées bureaucrates se propage lentement en rampant le long des couloirs. Il serait temps d'être là où je suis quand on me parle. Après tout, il est question, d'une façon ou d'une autre, de ma première et future mission pour le compte de la Compagnie. Ou plutôt : je devine qu'il est en train d'en être question. C'est pourquoi je m'applique à exhiber la plus épaisse et la plus naïve des physionomies de circonstance que recèle ma collection privée. Il faut dire que j'ai plus d'une raison d'avoir l'air parfaitement idiot. Pour être précis, j'en ai trois.

J'ai tout d'abord un impérieux besoin d'argent, si impérieux — à vrai dire, je n'ai plus que des dettes en poche — que j'ai au moins l'intelligence de très vite comprendre qu'on répugne ici à recruter des agents trop malins — plus malins en tout cas que ceux qui les recrutent — et quoiqu'il en soit je ne suis pas malin. Ensuite, j'ignore tout ou presque des logiques d'intervention de la Compagnie, mais je pressens que c'est précisément pour cela que ma candidature a été retenue. Je ne vais donc pas feindre le contraire ; il sera bien temps, sur place, d'en apprendre plus sur les mœurs de la vieille dame. Enfin, j'ai acquis dès l'enfance la saine habitude de ne penser à rien lorsque des personnes importantes me parlent de choses compliquées et qui semblent les intéresser.

Les moineaux ont disparu de l'écran de la fenêtre. La pluie se fait drue et poisseuse. Comme s'il m'avait oublié sur ma chaise, le chef de bureau est maintenant occupé à répondre au téléphone en consultant son ordinateur d'un air pénétré. Il est ouvertement question d'argent à transférer sur le compte d'une succursale équatoriale et, simultanément, de contrôle de gestion aussi discret que serré à mettre en place. Que la confiance ne soit nulle part et jamais appelée à régner — tel est bien, je crois, le message qui m'est servi à l'instant — me convient

d'emblée. Je n'ai en général aucun besoin d'instaurer cette forme sophistiquée de dépendance. Je m'éclipse, rassuré, sans que mon vis-à-vis ne cherche à me retenir. À l'évidence, tout a été dit entre nous, et c'est au fur et à mesure que je devrai me débrouiller du reste.

Je me retrouve à l'aéroport moins de deux heures plus tard — le temps d'un bref détour par l'hôtel pour régler ma note d'un chèque sans provision, mais fièrement paraphé, et pour fourrer dans ma valise guère plus qu'une trousse de toilette, une cravate et un réveille-matin. Il est vrai que c'est sur moi que je porte le reste.

L'ordre de mission que j'ai fourré dans ma poche en quittant le chef de bureau est bref et laconique. Billet d'avion et visa sont à retirer au comptoir aérien dans le hall de départ. Rendu à destination, l'agent local de la Compagnie me contactera dans le hall d'arrivée à l'issue des formalités douanières.

Première surprise : c'est en classe "affaires" qu'une place m'a été réservée. Sans doute veut-on me compromettre, mais qu'importe ? Si peu m'a été expliqué, et j'ai si peu cherché à savoir. Il est trop tard, ou trop tôt, pour comprendre. Dans l'immédiat, je bois le plus grand nombre possible de coupes de champagne. Il y a un moment, je crois, où j'ouvre une paupière ou deux, mais c'est peut-être un rêve : l'hôtesse de l'air me sourit tendrement, à la manière d'une mère au chevet de son bébé condamné par une incurable malédiction. Elle me montre par le hublot des sommets enneigés. Ou peut-être le désert. Je me rendors aussitôt.

Seconde surprise : une fois franchis les guichets de la douane, personne ne m'attend à l'arrivée, et je reste planté là comme un permissionnaire orphelin et célibataire au beau milieu du hall qui se vide. Je commence à lutter fièrement contre les porteurs de bagages qui veulent m'arracher ma pauvre valise. J'écarte de même les rabatteurs de taxis et les changeurs au noir. Quand je m'avise, quelques cigarettes plus tard, que j'aurais tout de même eu besoin de l'un ou l'autre d'entre eux, il est trop tard. Le bureau de change est fermé. La nuit en a profité pour dégringoler, sur un mode tropical, laissant en place une chaleur aussi moite qu'épaisse. L'aéroport est désert, à l'exception d'un balayeur et d'un douanier engagés dans un concours frénétique de bâillements.

Dehors, il n'y a plus un seul taxi sur ce qui tient lieu de parking. On entend grésiller un milliard de criquets, et un orage gronde au loin. J'ôte ma veste, et je prends la première route à gauche en direction des maigres lumières de la capitale. Aussi efficaces et silencieux que des essuie-glaces, de lointains éclairs s'obstinent à me faire découvrir à intervalles presque réguliers l'absolu néant du paysage alentour.

Au premier carrefour, un panneau indique le centre ville à treize kilomètres. Qu'à cela ne tienne. Le ruban d'asphalte guide mes pas d'un poteau électrique à l'autre. Il biffe, sombre et rectiligne, la peau de parchemin d'une plaine rendue phosphorescente par la lune qui se faufile entre les nuages. Je marche en sifflotant une vague marche militaire, valise en main, veste sur l'épaule, fier de mon allure, seul au monde, libre.

Lorsque les premières gouttes de pluie viennent s'écraser sur ma chemise déjà trempée de sueur, je ne proteste pas contre le verdict prévisible des cieux. Je continue de marcher en sifflotant, valise en main, etc.

Deux kilomètres plus loin, je reste plus monstrueusement dégoulinant que vraiment mal en point sous le tonnerre et le déluge.

Mais deux kilomètres encore et l'apparition, à gauche, en léger retrait de la route, d'un petit hôtel d'allure minable et aux néons à l'agonie m'invite à une franche capitulation. Je pousse la porte d'entrée en semant de petites flaques derrière moi.

Le gardien de nuit est affairé par la lutte sans espoir qu'il mène depuis l'aube des temps contre les escadrons de mouches qui assaillent son périmètre. Il l'interrompt quelques secondes, le temps de prendre acte de mon apparition et de me tendre un registre crasseux assorti d'un bout de stylo à bille. À peine l'ai-je rempli qu'il me l'arrache des mains, le ferme, l'abat brutalement sur le comptoir et le relève avec un cri de triomphe suivi d'une longue jubilation. Deux mouches d'un coup. Puis il fouille dans le casier derrière lui, en extirpe la clé de la chambre 7 ainsi qu'un rouleau de télécopie qu'il me tend en rotant, et s'affaire derechef à saisir par les ailes les cadavres de ses victimes. Il a entre les joues le sourire typique et caustique des nouveaux petits vainqueurs. Tout en gravissant l'escalier, j'examine le feuillet qui, sous l'en-tête de la Compagnie, indique : "*À l'attention de Mr Murdoch, chambre 7*". Mr Murdoch ? Pourquoi pas ?

Arrivé au seuil de ma chambre, je médite un court instant sur l'utilité d'une clé quand la porte est dépourvue de serrure. Néanmoins, je la referme derrière moi. Je constate avec plaisir que la sympathique chaleur qui règne dans ma chambre comme dans les parties communes de l'hôtel a entrepris et déjà presque achevé de sécher mes vêtements. Je dois d'ailleurs aussitôt admettre que l'orage m'aura finalement tenu lieu de toilette : pas plus le robinet du lavabo que celui de la douche ne dépassent l'ambition du filet d'eau rouillée quand je les sollicite. Le lézard vert qui court sur le mur au dessus du lit sans draps se souvient peut-être du ménage que l'on fit ici il y a six mois, lorsqu'il sortait tout juste de son œuf. Pour le reste, tout va bien.

Le reste se résume en fait à cette télécopie qui me fond entre les doigts. Émise dans la journée de l'antenne locale de la Compagnie, elle me salue d'un cordial "*Bonne arrivée, Mr Murdoch*" et continue sur un ton plutôt pince-sans-rire. "*Comme vous l'a indiqué le siège, nous attendons de vous que vous vous atteliez sans délai à la mission qui vous est impartie. À partir de maintenant, et jusqu'à la fin de celle-ci, aucune option personnelle ne doit freiner votre action. Considérez-vous comme un agent de la Compagnie à part entière et à temps complet. Veuillez cependant intégrer les quelques principes de base qui suivent. Le fait que nous n'ayons qu'une parole envers nos partenaires locaux ne signifie nullement que ce soit toujours la même, ni que nous ne nous interdisions de changer de partenaires en cours de route. La limite de notre générosité est celle de la confiance que nous faisons à ses bénéficiaires. Nos projets ne sont pas censés faire l'unanimité d'emblée, mais ils doivent créer les conditions pour qu'elle se fasse à*

terme. À cet effet, vous trouverez pour commencer dans le tiroir de la commode une chemise, des chaussettes et des sous-vêtements propres, ainsi qu'un mandat bancaire, certes modeste, mais destiné à couvrir au plus juste, et en monnaie locale, les quarante pour cent de votre budget de fonctionnement. Les tranches suivantes ne vous seront versées qu'en cours et en fin d'opération, au vu du rapport écrit et des justificatifs de dépenses que vous ne manquerez pas de nous faire dûment parvenir. Il vous suffira pour l'instant de convoquer et d'organiser, sur ordre du jour précis, une réunion de nos correspondants régionaux. Vous en assurerez également l'introduction, l'animation et la conclusion officielle, à l'issue de quoi il devra être clair pour l'ensemble comme pour chacun des participants qu'ils auront désormais à se débrouiller par leur propres moyens s'ils souhaitent continuer à se réunir de la sorte. Vous n'avez le droit ni à l'erreur, ni à l'échec, mais les approximations comme les improvisations sont permises. La liste des participants et de vos autres contacts vous sera communiquée par des moyens non encore déterminés à cette heure. Nous vous recontacterons dès que possible pour vous fournir des indications plus précises sur les objectifs et les autres composantes de votre mission. Considérez donc ces premières lignes comme une entrée en matière et détruisez-les si bon vous semble. Bonne chance, Mr Murdoch."

Le message est daté d'aujourd'hui et signé : "Le chef de poste", suivi d'un gribouillis indéchiffrable. Je décide assez vite que, convenablement plié, il formera la cale qu'exige le lit on ne peut plus bancal sur lequel j'ai fini par me vautrer pour le parcourir à mon aise. Je relis, à haute voix cette fois, les précieuses lignes de ce que je dois considérer, à défaut de mieux, comme les véritables termes de référence de ma mission. Ce faisant, il me vient une sorte de rictus aux lèvres. J'en ignore les raisons, mais je me dis que je ne tarderai sans doute pas à les découvrir bientôt. Je me lève et vais à la commode. Le linge annoncé s'y trouve, avec une boule de naphthaline et le mandat. Son montant hésite entre le ridicule et le mesquin, au regard tout du moins des sommes qu'on m'a dit la Compagnie être capable d'engager en d'autres circonstances, mais il n'est pas négligeable pour autant, surtout s'il ne s'agit vraiment que des quarante pour cent de mes besoins estimés. Ici, cela peut sans doute faire de moi quelqu'un dont la fréquentation sera bientôt recherchée. J'en ai perdu l'habitude.

Je me recouche tout habillé sur le lit stabilisé. J'installe mon réveil matin et je m'efforce de faire le vide en moi. La nuit, de plus en plus chaude et poivrée, se charge d'insectes amoureux fous de l'ampoule électrique. J'éteins la lumière, me contentant de la lune et du néon épileptique de la façade de l'hôtel pour me regarder m'endormir dans le miroir du lavabo qui clignote au bout de mes chaussures maculées de boue rouge.

C'est le moment que l'on choisit pour frapper à la porte. Avant même que je puisse répondre, ou seulement me redresser sur mon séant, la porte s'ouvre, livrant le passage à une créature qui la referme aussitôt et dont la silhouette ne laisse aucun doute ni sur son identité féminine ni sur sa remarquable corpulence.

— "C'est la Compagnie qui m'envoie, ne t'inquiètes pas " chuchote-t-elle d'une voix plus que sucrée en se dirigeant droit vers moi. "On m'a dit que tu aimeras tout ce que je sais faire".

Je me livre à une rapide analyse de la situation — copieux accent local, robe hélas moulante, parfum de musc, haleine chargée de rhum — mais la synthèse s'impose d'elle-même. Ma ceinture et ma braguette sont forcées en un rien de temps. Une robe tombe. J'aperçois deux gigantesques mamelles et, sous le ventre, une tresse de cuivre en guise de culotte. Bouches, bras, cuisses et sexes entrent aussitôt en éruption. Tout ruisselle autour de moi. Le lit gémit et moi aussi. Quand tout est fini, je crois que je m'évanouis. Quand je m'éveille, le soleil brille déjà méchamment derrière la fenêtre, et je suis seul sur mon matelas. Le réveil a oublié de sonner. Le lit est de nouveau bancal. Je suppose — et vérifie — que la cale a disparu. Classique.

Je finis par retrouver mon pantalon et ma veste roulés en boule sous le lit et je les défripe tant bien que mal. Les robinets de la douche et du lavabo crachent le peu de rouille que contiennent encore leurs tuyauteries, et éruent un dernier grincement comme pour m'annoncer qu'ils entendent désormais prendre quelques siècles de congé. J'enfile du linge propre pioché dans le tiroir, enfourne le reste dans ma valise, me glisse dans mon costume et mes chaussures, noue ma cravate et dévale l'escalier jusqu'à la réception.

Le gardien de nuit ronfle dans un coin, une boîte en fer blanc à moitié remplie de mouches mortes dans une main, une ardoise couverte de bâtonnets liés en gerbes de cinq dans l'autre. Derrière le comptoir, le gérant, souriant et vérolé jusqu'au fond des oreilles, triture des deux mains un nœud papillon graisseux et me demande si tout va bien, si j'ai passé une bonne nuit et ce qu'il y a pour mon service. D'un ton aussi diplomatique que le permettent l'état de mon costume et mes joues non rasées, je lui explique qu'il me faut aller toucher un mandat à la banque avant de lui régler la chambre. Inutile, me rassure-t-il, tous les frais ont été payés d'avance par un agent de la Compagnie, et quant à la banque, il y a là un camionneur prêt à retourner en ville et qui peut m'y déposer. Va pour le camionneur.

L'homme en question est en train de livrer des caisses de soda, des pains de glace et des bonbonnes de gaz. De temps à autre, il remonte son court chapeau de toile sur son front en sueur, jette un coup d'œil soupçonneux sur le moteur du camion — qu'il s'est bien gardé d'éteindre — et reprend sa manutention en secouant la tête. Il est efficace et sa remorque bâchée est bientôt vide. L'air tiède et immobile du petit matin se charge en diesel, dans un projet de viol résolu de toutes les lois physiques connues en matière de saturation. Pour finir, l'homme vient vers moi, l'air sceptique et rigolard.

— "Bon, ici on m'appelle Chad", dit-il. "Y'a peut-être quelque chance que cette vieille tôlerie accepte de nous amener jusqu'en ville, et même un peu plus loin si on le lui demande gentiment."

— "Moi, c'est ...euh ...Murdoch. C'est vraiment sympathique de votre part de m'associer à cette aventure".

— "Faut pas me remercier, tout le risque est pour vous. Alors comme ça, on me dit que vous bossez pour la Compagnie ?"

— " Il semble bien. Vous connaissez la Compagnie ?"

— "Disons que je rends un service de temps à autre. Ça paye pas mal, pas vite, vraiment pas vite, mais en devises."

Nous grimpons dans la cabine. Il observe ma valise en se grattant la nuque, desserre le frein, me tend une cigarette et salue de la main le gérant de l'hôtel qui, l'air songeur, debout contre ce qui tient lieu de portail, maltraite plus frénétiquement que jamais son nœud-papillon. Nous voilà partis. Le camion couine, gémit, hurle, mais il accroche l'asphalte crevassé avec toute la fière assurance qu'autorisent les trois cent mille kilomètres au moins d'expérience locale, et même continentale, que n'ose plus afficher son compteur. J'admire.

— "C'est une seconde main, mais c'est pas celle d'un manchot !", s'esclaffe Chad en décernant une mâle bourrade à la tête de la portière. "Alors, tout va comme vous voulez, Murdoch ? Et la femme qu'ils vous ont envoyée, c'était qui, cette fois ? La fille du boulanger, peut-être ? Ou celle du banquier ? À propos, c'est bien à la banque que vous allez ?"

— "Oui. C'est ça. À la banque. Il y a un début à tout. Je dois lancer mes petites affaires. Mais, voyez-vous, je démarre avec une valise vide, ou presque."

— "Vous voulez dire que cette valise est tout ce que vous avez avec vous ?", insinue-t-il en me lançant un clin d'œil.

Je dois rougir, car il me donne un coup de coude et reprend aussitôt :

— "Allez ! Faites pas cette tête ! Je connais un peu les agents que la Compagnie envoie de temps à autre par ici ! Bon, alors, cette fois-ci, qu'est-ce qu'ils attendent de vous ?"

— "Je ne suis pas très sûr de pouvoir vous le dire."

— "Bien entendu. C'est à vous de décider. Mais peut-être bien que, tout simplement, vous n'en savez rien vous même ! Pas vrai, Murdoch ?"

Il dit cela sans malice. Il a l'air de bien connaître la Compagnie, en effet. Mieux que moi, assurément. On approche des faubourgs de la ville. Je décide de m'en tenir au registre de la confiance éclairée.

— "Ce que je sais, c'est que je dois organiser une sorte de conférence des correspondants régionaux."

— "Ouais. J'ai entendu parler de cette chose-là. Régionaux, vous dites ?"

— "Oui."

— "Et vous avez la liste ?"

— "Pas vraiment, mais cela ne saurait tarder ..."

— "C'est ce qu'ils disent toujours. Mais tout n'est pas si bien organisé qu'ils veulent le faire croire. Moi, je peux vraiment vous aider à trouver vos gens. Et à vous les rassembler. Je l'ai déjà fait pour d'autres. Et puis ..."

J'attends l'énoncé des tarifs, des conditions, des délais, des papiers et des tampons à réunir.

— "Et puis ?", demandé-je avec l'air d'avoir les nerfs d'un joueur de poker (c'est le style qui s'impose à moi, un peu comme si le métier me venait en marchant).

— "Et puis, j'ai le camion qu'il faut pour vous les conduire là où il faut. Deux voyages suffiront. Trois au pire. Tout dépend de ce qu'ils attendent de vous."

Je repense aux termes de la télécopie : *"il devra être clair pour l'ensemble comme pour chacun des participants qu'ils auront désormais à se débrouiller par leur propres moyens s'ils souhaitent continuer à se réunir de la sorte"*. Mais de là à les faire venir en camion ! C'est que je ne les connais pas, moi ! Ils ont peut-être l'habitude de se présenter en costume trois pièces, le cheveu lustré, la peau sèche et parfumée, le porte document serré sous le bras. Il est certain qu'en descendant de ce tacot après plusieurs heures passées sous la bâche et le soleil, puis qu'étant accueillis par le patibulaire en costume élimé que je suis, ils n'auront pas de mal à deviner le message. Je devrais peut-être ne pas trop vite oublier que si on m'a autorisé à improviser, c'est aussi en m'interdisant de me tromper.

Chad observe de l'extérieur mes cogitations et autres signes extérieurs d'hésitation. Il tente de venir à mon secours.

— "Nous serons bientôt en ville. Allez donc faire vos formalités à la banque, Murdoch, et venez me retrouver dans une heure sur l'espèce de parking qu'il y a devant l'immeuble du téléphone. On vous indiquera, ce n'est pas très loin de la banque, à pied. Nous reparlerons de vos affaires. J'aurai peut-être une surprise pour vous. Et vous, une pour moi."

Il n'a pas tort. D'abord la banque. Ensuite on avisera.

Les rues grouillent de circulations en tous genres. Marchands ambulants, balayeurs, fonctionnaires en route vers leurs bureaux, bestiaux divers, aveugles, gamins et gamines, femmes aux rondeurs ondulantes sous des tissus aux couleurs de feu : tous et toutes avancent et se pressent, chacun selon sa logique, imperturbables et affairés, ne se heurtant et ne se bousculant jamais — et c'est miracle ! — , insouciant malgré la noria de véhicules de toutes sortes et de tous âges qui foncent dans leur flot.

Les comptoirs de la banque sont moins poussiéreux qu'on ne s'y attendrait. Les créditeurs jouent du coude et lustrent le formica des guichets. Je prends ma place dans un groupe de petits cravatés en sueur et de paysans inquiets. Agités et resquilleurs à souhait, ils s'agglutinent devant le seul employé en service exposé — les autres, en prudent retrait, sont déjà occupés en ce début de journée à compulser les liasses de billets et de reçus que leur disputent les ventilateurs. Lorsque je parviens enfin au bord du guichet, le courageux préposé considère laconiquement mon mandat, ma physionomie, ma dégaine fripée, de nouveau mon mandat, se masse l'occiput et décide de m'introduire auprès du directeur. Nouvelle attente au seuil du bureau du dit. Une secrétaire, très maquillée, très parfumée — son parfum ne m'est pas inconnu — s'affaire dans un coin, en vraie virtuose du clavier, du téléphone et du sourire combinés. Elle interrompt un instant son exercice de style pour me tendre une corbeille de beignets.

— "N'hésitez pas, c'est mon père qui me les apporte chacun des matins que le Bon Dieu fait où il est de bonne humeur", m'invite-t-elle en riant. Et elle me montre l'exemple en croquant, de ses belles dents enchâssées dans le pourpre de ses lèvres, le beignet le plus dégoulinant de sucre glace qu'elle a pu piocher.

À peine ai-je à mon tour posé la main sur le fruit de la tentation que le banquier fait irruption dans la salle d'attente. Il agite mon mandat sous son nez comme pour se plaindre et s'excuser à la fois de ce que la climatisation soit à ce point déficiente. Mais elle ne l'est pas dans son bureau, nappé de plastique à outrance, où il me reçoit sans autre souci que d'éplucher mon passeport. Il m'examine sans le moindre quart de demi-sourire, griffonne quelques mots sur un registre et procède lourdement vers son coffre-fort, dont il triture les mollettes et qu'il ouvre en baillant. Il compte des liasses de billets et, après avoir refermé les écoutes de son coffre, les glisse dans une énorme enveloppe. Au moment précis où il me la tend, la secrétaire — ou plutôt une femme qui lui ressemble formidablement — fait irruption dans le bureau par une porte dissimulée derrière un paravent ouvragé de marqueteries stupides.

— "Tu te souviens de nos accords, papa ?", dit-elle au banquier en interceptant l'enveloppe et en y prélevant une liasse, aussitôt glissée sous sa large ceinture, avant de venir la déposer elle-même sur ma main restée tendue. Elle me décoche au passage un sourire à griller pour un an tous les climatiseurs de la ville. Puis elle sort comme elle est venue.

— "Vous connaissez maintenant mes deux filles", soupire le banquier au bout d'un long silence, et il se décide à me raccompagner vers la même porte, manquant de renverser le paravent au passage.

Je me retrouve dans la rue, soudain riche, mais plus que perplexe. Nulle trace de la fille sur le trottoir. À peine une effluve de parfum, toujours la même. Il fait maintenant très chaud. L'air est immobile, et c'est sans motif que, de l'autre côté de la rue, se balance l'enseigne d'une boulangerie aux lettres rouge à lèvres écrasées sur un fond turquoise. J'ai oublié d'avoir faim depuis le plateau repas de l'avion. Moi aussi je me balance, et sans beaucoup plus de motifs qu'une enseigne. D'une main, je palpe l'enveloppe dans ma poche ; de l'autre, je dénoue enfin ma cravate. Je jette l'une et l'autre dans la valise, ne gardant que quelques billets en poche.

Jusqu'à quel point est-il recommandé d'avoir des intuitions ? Et prudent de ne pas en avoir ? Dans tous les cas, il est hors de question que je me mêle de recenser tout ce qui se trame d'un coin à l'autre du périmètre. Les gens peuvent bien mener les commerces qui leur conviennent, cela ne m'intéresse en rien, et je n'ai nulle intention de me mêler du cours des choses. Je dois prendre livraison de quelques camionnées de caciques ? Fort bien. Je leur rendrai les hommages qui conviennent. S'agira-t-il au contraire de bandes de jeunes excités, armés comme des moustiques ? Je ne serai pas moins diplomate pour tenir mon rôle dans la partie. Ou d'un cocktail des deux, servi avec les filles du banquier, du boulanger ou de n'importe qui en guise d'hôtesse ? Pas question d'en découdre non plus, j'irai où ça ira. Entre les lignes de la télécopie, il n'était question ni de combat, ni de révolution, ni de culte ni même de trafic. Si la Compagnie me paye pour voir les gars du coin, je vais les voir, bien les saluer, les écouter s'ils ne me cassent pas trop les tempes, les resaluer point final, et retour à l'hôtel pour rédiger mon

rapport et réclamer l'argent de la seconde tranche. Pour ce qui est de *"l'ordre du jour précis"* de cette charmante rencontre, j'improviserai au vu de l'allure des participants. Et de la façon dont ils apprécieront la mienne.

Un coup de klaxon me perce les reins. Je me retourne. Du haut de la cabine de son camion, Chad, un grand sourire aux dents, me fait des signes. Il me montre l'immeuble du téléphone, au fond de la petite esplanade où je vois que mes flâneries mentales ont spontanément guidé mes pas. Place donc à l'action. Ainsi, pour l'heure, va ma vie.

Chad m'explique qu'il a déjà rameuté pas mal de gens, en tout cas ceux de la ville. En attendant, il est venu avec deux femmes. Elles sont là dans son camion et elles vont aller passer quelques coups de fil à la poste pour faire signe aux autres, juste pour m'aider et me faire gagner du temps. Si bien sûr j'ai un petit billet pour elles, sans oublier ses propres frais d'essence à lui. Et deux femmes en effet, mère et fille me semble-t-il, écartent les pans de la bâche et mettent pied à terre. Elles remontent leur foulard, m'observent un instant — et observent mieux encore le billet que Chad leur tend de ma part après me l'avoir quasiment arraché des mains. Puis, roulant des hanches, traînant les semelles à pleine poussière, elles s'éloignent d'un pas languissant vers l'immeuble du téléphone.

Chad a vraiment le sens de l'organisation. Il a profité de la course pour ramener une dizaine de bouteilles de gaz rouillées que j'aperçois au fond de la plate-forme.

— "Allez, Murdoch, montez !", dit-il. "Il n'y a plus rien à voir ni à faire par ici. Laissez-moi plutôt vous emmener dans un petit coin frais où vous pourrez m'offrir un ou deux verres de thé, et quelques beignets." Et sur ce, il démarre.

— "Des beignets ?"

Il me lance sur l'épaule, en rigolant, l'une de ces bonnes vieilles claques à désosser les buffles par lesquelles s'expriment son envahissante affection et sa complicité en béton armé. Le camion tangué entre ce qui tient lieu de trottoirs à la mesure de la bonne humeur qui gagne son chauffeur. Et cela devient pire lorsqu'il se lance dans une obscure tirade ponctuée par les coups de torchon gras de cambouis qu'il s'assène sur la nuque pour en éponger la sueur.

— "Bien sûr ! On a tous nos épreuves, pas vrai ? Certains ne jurent que par les objets à stocker. D'autres que par l'amour. Ils y consacrent leurs nuits et leurs jours. De vraies épreuves ! Du soleil à la lune, et de la lune au soleil. Moi, mon épreuve, c'est ce camion. Avec les pains de glace et le gaz que j'y mets. Le froid et le feu. Le gaz passe, la glace trépasse, c'est mon slogan. Ça mérite bien un verre de thé. Et des beignets !"

Il est tordu de rire sur son volant. Je me demande bien pourquoi. Devant le capot, les poules et les enfants se dispersent en piaillant. Je préfère fermer les yeux. Je pense aux bouteilles de gaz, pleines sans doute. Tout cela n'est pas si drôle. Je ne vois pas où il veut en venir avec son charabia à propos des épreuves, des beignets, de la glace et du feu.

— "Chad, où voulez-vous en venir ?"

— "Laissez, Murdoch. Dire des bêtises en attendant l'heure, c'est mon boulot. D'ailleurs tenez, nous sommes arrivés."

La gargote, comme il se doit, est moite, vermoulue, envahie de plantes exotiques en tous genres, et tient lieu de base logistique à un escadron de moustiques sans foi ni loi. En guise de thé et de beignets, on nous sert d'autorité de la bière tiède et des arachides. Chad est aux anges.

— "Je vous l'avais dit, Murdoch : je suis l'as du n'importe quoi ! À propos, parlez moi donc du banquier et de sa petite famille, en attendant." En attendant quoi, au juste ?

— "Et vous", répliqué-je, "parlez moi d'abord des gens que vous avez contactés. De mes futurs partenaires."

— "Oh, vous savez, ici tout le monde se connaît. Vous devrez bien vous y faire, quand il le faudra ..." Il prend un air songeur. "Partenaires. C'est vrai, c'est comme ça que l'on parle, dans les bureaux de la Compagnie."

Il boit une gorgée de bière, qui n'éteint pas son sourire. J'en fais de même, et j'enchaîne.

— "La Compagnie dit aussi : correspondants régionaux ..."

— "Oui, et ce sont sans doute des mêmes qu'elle parle. Mais cela n'a aucune importance, vu qu'ils changent tout le temps. C'est qu'ils n'ont pas que cela à faire, ces gens-là, d'être les "partenaires" ou les "correspondants" de la Compagnie. Ils se refilent un peu la charge. Qui est aussi un bénéfice. Car, je vous l'ai dit, la Compagnie paye bien. Alors vous les verrez : des bricoleurs, des bricolés, des décideurs, des décidés. De prétendus banquiers, des apprentis boulangers. Des manieurs de truelle, des abonnés à la piscine. Des timides et des vedettes. Sans doute quelques veuves. Et même des orphelins. Pour moi, ce sont plutôt des sortes de délégués."

— "Encore des bêtises pour attendre l'heure, je suppose ? Mais au fait, Chad, qui me dit que c'est vous qui allez me donner l'heure ? Vous me proposez des services que je ne vous ai pas demandés, et dont je ne vous ai pas remercié. Vous êtes un vrai roi du camion pour moi, depuis ce matin. Mais j'avais imaginé des voies plus officielles pour entrer en action. Qui me dit que votre liste est la bonne ?"

— "Et que je ne dis plus de bêtises ? Eh bien, regardez autour de vous. On dirait justement que l'heure des premiers contacts approche."

Il dit vrai : en quelques minutes, la gargote s'est subrepticement peuplée de clients de tous styles, sexes et âges. C'est même cette diversité qui saute aux yeux. Le tenancier se frotte les mains. Chad se lève.

— "Voici vos premiers invités, Murdoch. Je dis "invités", vu qu'il est clair pour eux tous que c'est vous qui réglerez la note. C'est du moins ce qu'ils pensent en général, sans que personne ne le leur dise jamais, et c'est ce que vous devrez bien donner l'impression de vouloir faire. Enfin, à vous de voir. Je vous laisse faire connaissance, pendant que je vais chercher les autres."

Et il me plante là. Un instant plus tard, j'entends dans la rue le camion qui tousse, grince une vitesse et s'éloigne. Je suis le seul à y prêter attention. Chad a bien salué à la cantonade quelques individus qui l'apostrophaient de ci de là, mais il a proprement décampé. Je m'efforce de terminer ma bière et je cherche de quoi allumer une cigarette, mais il est déjà trop tard. De la bonne vingtaine d'arrivants qui m'entourent maintenant, les plus vieux se sont déjà extraits pour venir me souhaiter une cérémonieuse bienvenue pendant que les plus jeunes, s'approchant par derrière, me décochent des hommages au mieux monosyllabiques et que je devine autrement inquisiteurs. Les femmes, restées en retrait, m'examinent en coin et chuchotent leurs premiers commentaires. Quelques autres, mais ils ne sont pas les plus nombreux, continuent à vaquer à leurs affaires. L'un d'eux se livre en postillonnant à une véhémence explication avec son téléphone portable, deux autres comptent et recomptent la maigre liasse de billets qu'ils s'échangent sans enthousiasme. Et je ne retrouve toujours pas mes allumettes. Un jeune gars surgit avec un briquet à la main. Je craque et, avant même d'y avoir réfléchi, j'annonce une tournée générale.

Un épais silence se fait aussitôt. Le gargotier se pointe, carnet et crayon à la main, mais un vieux les lui subtilise et l'écarte d'un coup d'épaule. Sans se presser, il passe au milieu des tables et recueille soigneusement les commandes. En plus des boissons, j'entends s'enregistrer une assiette de frites, une omelette, une glace à la vanille et deux paquets de cigarettes. Je ne bronche pas, mais je vérifie la présence de la valise à mes pieds.

Le vieux va déposer la liste des consommations sur le comptoir, puis il revient vers moi pour me présenter son fils, un quasi obèse à la mine joviale qui vient d'effectuer son entrée en saluant l'assistance avec de grands moulinets de lunettes de soleil chromées. Il porte la cravate jusqu'à l'apoplexie et transpire d'abondance. Il s'installe aussitôt en face de moi, au péril de l'osier de la chaise, et demande à faire venir deux Cocas, un pour lui, un pour moi. Si, si, il insiste. Il me souhaite la bienvenue, espère que j'ai fait bon voyage, m'assure de sa disponibilité et de son entregent, etc., puis il ajoute :

— "Je tiens à saluer en vous, au nom de nous tous et de ceux qui vont nous rejoindre, la présence d'un éminent mandataire de la Compagnie. Nous tenons tous à vous remercier de ce que vous faites pour nous depuis si longtemps."

— "Et aussi de tout ce que vous ne faites pas !", ajoute un titi au milieu d'une vague de gloussements de rire à peine étouffés.

— "Comme vous le savez, il reste en effet beaucoup à accomplir", reprend le gros. "Si vous venez avec, comme toujours, d'excellentes intentions à notre égard, nous espérons vivement que vous accepterez cette fois de les placer là où nous en avons vraiment besoin."

J'essuie l'insolence du message d'un geste que je sens trop nerveux. Ce gars-là, malgré son air déférent, n'a pas hésité longtemps avant de la jouer matois. Je suis en plein brouillard quant aux mises précédentes et aux enjeux en cours, mais je décide de relever le défi. Après tout, je ne suis pas comptable des précédents agissements de la Compagnie dans les parages.

— "C'est-à-dire ?", glissé-je, profitant de l'arrivée des deux Cocas sur leur plateau pour me refaire une physionomie de dur à cuire.

— "C'est-à-dire que, vu à quel point la route pour venir jusqu'ici nous a donné soif, vous venez vraiment d'avoir le bon geste !"

Et il éclate de rire pendant que le gargotier finit de répartir les canettes et les tasses et le reste, et que chacun se met à boire à ma santé et moi à celle de chacun. Mon vis-à-vis s'égroule d'aise et reprend gentiment le fil de la conversation.

— "Maintenant — et je suis sûr que tout va très bien se passer — nous avons tout le temps de dresser ensemble une autre petite liste. Laissons d'abord venir les collègues que Chad va nous amener."

— "À propos de listes, il semble que Chad ait aussi les siennes en tête."

— "Je ne connais pas très bien Chad. Mais parfaitement la liste qu'il a, non pas en tête mais entre les mains, puisque c'est moi qui la lui ai remise. Nous savons fort bien, vous et moi, que la liste des besoins ressemble à tous égards à la liste de ceux qui les expriment."

Cela devient ou trop simple ou trop compliqué pour moi.

— "Et alors ?"

Je jette un coup d'œil conique au fond de ma canette. Je commence seulement à mesurer l'ironie des termes de la télécopie : *"la liste des participants et de vos autres contacts vous sera communiquée par des moyens non encore déterminés à cette heure."*

— "Alors ? Eh bien, il est désormais convenu avec la Compagnie que nous avons toute liberté pour composer nos délégations comme bon nous semble. En échange, la Compagnie conserve son droit de ne tenir aucun compte de nos avis. Mais on la sent moins sûre d'elle, moins convaincue de son influence, plus brutale et donc plus fragile. Pour un peu, elle se mettrait à nous écouter. Si bien que la délégation que nous avons composée à votre intention, cher monsieur ..."

— "Murdoch."

Il se lève et me serre la main.

— "Moi, c'est Sandor. Enchanté."

Il se rassoit et s'éponge le front.

— "Eh bien la délégation que nous vous destinons, cher monsieur Murdoch, ne manque pas d'audace ! Plus d'intermédiaires ! Nous sommes ici, devant vous, un échantillon du peuple."

Je ricane.

— "Ah oui ? Du peuple ? Et pourquoi faire, bon sang ?"

J'ai horreur du peuple. Tout autant que des intermédiaires. Sandor se fait solennel.

— "Mais pour que vous sachiez vraiment à quoi vous en tenir. Vous nous écouterez, et puis nous vous écouterons."

— "Charmant programme ! Radical. Et ... populaire, sans doute. L'inconvénient, c'est que je suis supposé en proposer un autre. Pour commencer, je suis chargé d'assurer l'introduction de la réunion, puis ..."

— "Mais Murdoch, l'introduction est déjà faite. Et vous assurez très bien ! N'est-ce pas, tout le monde ?"

Tout le monde est mollement d'accord, ou s'intéresse soudain soit à l'anse de sa tasse, soit à un pli sur la nappe. Une jeune femme me sourit droit dans les yeux.

— "Si vous voulez, Sandor. Tout cela n'est sans doute pas très réglementaire. Je suppose que la Compagnie ne nous en tiendra pas rigueur, mais pour le reste elle m'a aussi demandé de fixer l'ordre du jour de la rencontre."

Un vieux s'avance vers nous, ôte son chapeau et s'exclame, de toutes les dents qui lui restent :

— "Les ordres du jour, c'est fait pour mieux faire oublier les désordres de la nuit. Mais essayez toujours d'en fixer un, jeune homme."

Son ton est plus ironique que menaçant. Je sens les jeunes qui s'agitent derrière moi. Sandor les calme d'un geste.

— "Oui, essayez donc, pourquoi pas ? Personne n'a rien contre, chez les délégués régionaux, pas vrai ?"

Et chacun de nouveau approuve autour de nous. Il y a des mouvements de tête, des encouragements, et même quelques applaudissements qui s'élèvent comme ils peuvent dans l'air devenu très chaud et presque visqueux. Sandor se rengorge.

— "Alors, nous pouvons nous mettre d'accord sur ce point. Vous dites l'ordre dans lequel les choses vont se passer. Ensuite, nous verrons bien comment elles se passeront vraiment. En échange, nous choisissons l'endroit où elles vont se passer. Après tout, vous êtes notre invité, Murdoch."

La voix enjouée de Chad se fait soudain entendre du fond de la gargote.

— "Du thé et des beignets pour les voyageurs !", lance-t-il en direction du comptoir.

Je n'ai pas entendu le moteur de son camion. Il s'avance, suivi d'une grappe de jeunes gens en pleine forme, soldats ou assimilés — déserteurs peut-être — pour la plupart. Il y a là au moins l'équivalent d'une équipe de football, mais d'autres arrivants les suivent, dont je perçois les éclats de voix à l'extérieur et qui doivent être restés agglutinés à l'entrée, par manque de place à l'intérieur. Il n'est évidemment toujours pas question de thé, et le gargotier fait passer des bières en série. Je m'entends murmurer un vague "OK, ces bières sont aussi à mettre sur mon compte".

Sandor est parti saluer les nouveaux venus, surtout les soldats me semble-t-il. Le vieil édenté en profite pour s'installer à sa place et me scruter de toute l'intensité trouble de son regard presbyte. Il se met à taper sur la table, d'abord du plat de la main, puis avec la canette de Coca. Le silence se fait peu à peu, à l'exception du téléphone portable, qui se met à striduler.

— "Eh bien", dit le vieux, "nous vous écoutons".

Je me lève, je lance un regard panoramique et sans doute abyssal sur l'assemblée, puis je saisis la valise posée à mes pieds et je la pose ostensiblement sur la table. Son aspect misérable m'apparaît aussitôt, mais cela n'a déjà plus d'importance. J'appuie mes deux poings de part et d'autre de la poignée puis, la voix aussi blanche que bravache, j'articule du fond de mes poumons :

— "Cela me semble clair. Je vous écouterai, et puis vous m'écouteriez. Pour le reste, je vous suis."

Des murmures de satisfaction m'accompagnent pendant que je me dirige vers le comptoir pour payer les consommations. Au passage, j'attrape Sandor par l'épaule et je lui souffle :

— "J'attends de vous des explications plus précises sur votre façon de constituer des échantillons de peuple, Sandor. Vous comprendrez que cela est indispensable pour le chapitre méthodologique de mon rapport."

Il me répond d'un éclat de rire qui fait tressauter ses plis de graisse du cou jusqu'au nombril. Je reste calme, digne et aussi fier que je peux l'être encore. La détermination que j'affiche se satisfait de n'être qu'aux trois quarts seulement lézardée.

Chad nous rejoint, en louchant sur la grosse enveloppe dont j'extrahis un nombre déjà considérable de billets pour le gargonier.

— "Alors, vous avez vu, Murdoch ? C'est n'importe quoi, peut-être, mais ça fonctionne ! Bon, c'est pas tout ça. Maintenant que j'en ai fini avec la banlieue, il faut que j'aille chercher les délégués de province. Je vous rejoindrai là-bas. Il me faudra faire un nouveau plein d'essence au retour. Si vous voyez ce que je veux dire ..."

Et il s'éclipse de nouveau, après m'avoir soutiré quelques billets supplémentaires. Il a bien parlé de "délégués", et plus de "correspondants". Comme l'a fait tout à l'heure Sandor, lequel me secoue maintenant le bras, enthousiaste, et me dit :

— "Vous voyez bien ! Ça fonctionne comme ça, ici. Et ni vous ni la Compagnie n'y pouvez rien. Allons-y."

À peine une heure plus tard, je me retrouve au seuil d'un hôtel qui dut être recommandé, il y a bien longtemps, par quelque guide pour voyageurs de luxe. Ma valise et moi sommes dûment pris en charge par un groom engoncé dans une livrée rendue grise par plusieurs décennies d'amidon et rapiécée à profusion. Il semble à vrai dire bien plus disposé à s'occuper de ma valise que de ma personne. Les nouvelles vont vite, par ici. Il m'entraîne et me précède dans l'escalier qui mène aux chambres — et sous la pression de ses sandales, la moquette clouée aux marches exprime sa poussière en abondance — avant de s'aviser qu'il a oublié la clé et de redescendre aussitôt. Puis il disparaît par une porte latérale, et ne donne plus signe de vie.

Pendant ce temps, invitée par Sandor, la bande des "délégués" urbains a fait son entrée dans la cour de l'hôtel. Elle s'est aussitôt déployée sans bruit à la façon d'une milice d'espions au chômage et elle évolue maintenant entre une piscine vide et le bar de plein air au comptoir maladif et aux tabourets tous plus dégingués les uns que les autres. Vaguement accablé et planté au premier palier, j'observe la scène du haut d'une fenêtre du premier étage. Je décide une fois de plus de renoncer à l'idée de maîtriser quoi que ce soit. C'est autant affaire de sagesse que d'adaptation au cours des événements et au bricolage de l'institution des choses. L'hôtel lui-même s'intitule "*de la gare*" parce qu'il rôde, à l'extrême limite de la ville, aux alentours d'un bâtiment quasi désert où — Sandor me l'a assuré lorsque nous l'avons longé — un train s'arrête chaque jour, un seul et unique train, et à des heures imprévisibles. Le retard atteint facilement vingt-quatre heures, si bien que les passagers qui montent ici ne savent jamais s'ils prennent le train prévu, s'ils sont en retard sur le train de la veille ou peut-être même en avance sur celui du lendemain.

Je décide de descendre à la réception pour m'enquérir du groom et de ma clé. Sandor me colle aux talons. À la réception, il n'y toujours pas de groom, mais deux hôtes. Je les reconnais, ce sont les deux femmes de ce matin, celles qui m'attendaient avec Chad devant l'immeuble du téléphone. Elles font plus mère et fille que jamais, ce qui n'explique pas pour autant leur présence ici et maintenant. À tout hasard, je propose une connexion :

— "Rebonjour, chères mesdames. J'espère que vous ne téléphonez plus et que vous n'invitez plus personne. L'hôtel est sans doute plein, maintenant !"

— "Non, il reste encore des chambres", répond la plus âgée. "De toutes façons, la plupart de vos invités ne dorment pas ici cette nuit."

Sandor s'interpose :

— "Je vous présente Savana, ma mère. C'est elle qui tient l'hôtel"

Je décide de rester outrageusement flegmatique. Il se tourne vers la jeune femme, et reprend :

— "Et voici Mina, la sœur de Chad, ou sa femme, on ne sait jamais très bien avec lui."

La connexion vire à l'entrelacs. La dite Mina lance à Sandor un regard en forme de couteau sans manche, puis se tourne vers moi :

— "Ne l'écoutez pas. Nous sommes ravies de vous accueillir, monsieur Murdoch."

— "Ainsi que tous vos amis", complète Savana.

Je suis sur le point de grommeler que ce ne sont pas mes amis. Et d'ajouter que je n'ai d'ailleurs pas d'amis, ni ici ni ailleurs. Rien d'autre que des missions à la noix qui m'amènent invariablement dans des coins où non seulement je ne connais personne, ce qui est banal, mais où tout le monde semble se connaître, ce qui l'est parfois tout autant et en définitive ne trouble que moi.

Je finis par me hasarder à demander la clef de ma chambre, en bafouillant comme un voyageur de long chemin qui aurait un sérieux et urgent besoin de repos. C'est alors que le groom refait son apparition. Il porte sur l'épaule un gros pain de glace roulé dans une toile goudronnée et s'enfile dans la montée d'escalier.

— "La maison vous offre la climatisation", explique Mina. "Et elle vous a réservé la meilleure chambre. Mais, malheureusement, nous en avons perdu la clé."

Je m'entends bredouiller un vague "Oui, je sais. Ce n'est pas grave. On s'y fait", et je suis déjà dans l'escalier. Le groom a déposé la glace sur une chaise dans la première chambre à gauche, et il me tient la porte ouverte.

— "Votre ami le camionneur a aussi laissé cela pour vous. Vous aviez du l'oublier au bar", dit-il en me remettant un stylo à bille.

— "Jamais vu ce stylo !"

— "Prenez-le quand même. Moi, de toutes façons, je ne sais ni lire ni écrire. J'écoute et je regarde, c'est tout. Après, je raconte. Ou bien, si je comprends ce qui se passe, je me tais."

Et il se tait. J'en profite pour mettre la porte entre lui et moi, et je me jette sur le lit avec la ferme intention de faire une bonne et longue sieste. Il n'en est évidemment pas question. La glace fond goutte à goutte de sa chaise sur le linoléum, l'odeur de naphthaline qui monte du lit me brûle la gorge et, par la fenêtre ouverte à tous les moustiques qui le veulent, j'entends les gars qui jouent aux cartes en alternant engueulades et éclats de rire. J'ai gardé le stylo à la main et c'est miracle, vu son état et vu le mien, qu'il ne soit pas en train de laisser fuir entre mes doigts le peu d'encre qu'il lui reste. J'avise quelques feuilles de papier à en-tête de l'Hôtel de la Gare sur la table de nuit. Tout se prête à ce que je commence à écrire mon rapport en attendant la suite. J'ôte mes chaussures et je me mets à réfléchir.

Je dois être honnête : ma mission est loin de s'éclairer. Le seul point à peu près clair c'est que j'ai tout fait pour l'obtenir, peu importait ce en quoi elle pouvait consister. Le motif essentiel, usuel et trivial était que j'avais besoin d'argent pour subsister et le motif accessoire que le moment était plus que jamais venu de donner enfin un sens à mon existence en vrille. L'urgence grondait, à sa façon. Autant dire qu'elle me montrait les dents. J'étais prêt à accepter n'importe quoi, et c'est ce que j'ai fait. Ceci étant, cette mission-ci en vaut bien d'autres, acceptées auparavant dans des conditions similaires. J'observe que toutes celles qu'on me confie ont des points communs et pour commencer leur imprécision absolue dès le

départ, pour ne pas dire leur totale absence de définition. Elles ne sont jamais écrites, au début tout du moins. Ce n'est qu'au fil des événements, en général désagréables et non annoncés bien que prévisibles, que les choses se profilent peu à peu, que les consignes arrivent, qu'on me demande des rapports. Je crois qu'on me jauge d'emblée, et qu'on me soupçonne d'être le genre de gars qui serait tenté de vouloir faire le bien autour de lui, et dont par conséquent on ne sait pas trop quoi faire. C'est pourquoi on décide en général de m'envoyer au casse-pipe. Il y a tant de zones d'ombres à explorer de près, au risque de s'y perdre, dans le fonctionnement des affaires conclues entre tous ces gens qui travaillent pour la Compagnie, ou pour ses rivales, et que chacun feint d'encadrer ! Alors on m'envoie en mission, comme un myope à la recherche d'un trafic de lunettes, avec le vague espoir que ma naïveté finira bien par produire des effets. Et elle en produit, en effet. D'abord, en général, personne ne m'attend. Personne n'a besoin de mon intervention. Mais, puisque je suis là, les rôles et les réactions par la suite se partagent : les uns me rejettent, ils disent qu'ils peuvent très bien se débrouiller sans moi ; les autres m'utilisent effrontément, il y a bien quelque corvée ou quelque facture impayée à me mettre entre les mains. Je vois tout cela, mais je ne suis plus assez jeune, ou trop habitué, ou trop fatigué pour m'en formaliser et pour m'agiter. Comme je l'ai dit, je renonce de plus en plus facilement à l'idée de contrôler quelque chose. À force, d'ailleurs, j'admets sans difficulté l'idée de ne plus rien contrôler du tout : ni le sens de ma vie, ni même la nécessité de rester en vie. Je me contente de subir en ricanant les modalités d'exécution d'une *tâche* qui consiste à terme à effacer la *tache* impromptue que je constitue sur la surface de l'ordre des choses. Je ne fais qu'accompagner les événements, en envoyant de temps à autre à qui le veut quelques signes et messages pour laisser croire que j'y contribue d'une façon ou d'une autre. Mais bien entendu, il n'en est rien. Quoique je puisse imaginer du fond de mon extrême ingénuité, il n'est nullement question de m'employer à propager le bien autour de moi — ou bien par inadvertance — , ni à faire franchir un pas décisif au progrès humain en marche. Bien au contraire, ma mission consiste habituellement à focaliser sur moi, et malgré moi, le malaise qu'elle est conçue pour éveiller, et ceci jusqu'à déclencher une série de réactions de plus en plus hostiles aux belles idées que je pouvais m'en faire au début. Mais jamais on ne me dit quel est l'envers et quel est l'endroit de ce qu'il faut faire, dire et penser, je n'en sais moi même jamais rien à l'avance, ni plus tard, et c'est bien ce qui m'amène à accepter par principe n'importe quelle mission, dans l'espoir que je finirais par y apprendre tout ce que j'ignore encore.

Je griffonne en soupirant quelques lignes sur le papier devenu moite et gras entre mes doigts. Une flaque s'est maintenant formée sous le pain de glace, mais elle est freinée dans son extension par l'évaporation qui lui ronge les bords. Sur mon corps marinant dans sa sueur, mon costume a pris des plis bizarres et semble vouloir les conserver. Je le retire et le laisse pendre au bout du lit. Je continue à écrire, installé presque nu sur le drap, les genoux repliés en guise d'écritoire. En levant le nez, je vois par la fenêtre de hauts nuages qui rosissent puis, très vite, virent au sombre. Je remplis encore deux ou trois feuillets, puis je crois que je m'assoupis. Ou plutôt, je me laisse captiver par le souvenir de la danse des moineaux sur leur branche, pendant que le chef de bureau me parlait des objectifs et des conditions de ma mission, mais que je ne l'écoutais pas.

Par la fenêtre ouverte, je vois maintenant que la nuit a fini par gagner presque tout le ciel. Des voix plus nombreuses, mais moins tonitruantes que tantôt remontent de la cour ; d'autres se glissent sous ma porte en provenance des parties communes ; toutes viennent m'envelopper. Des odeurs de friture font de même, comme si elles leur étaient liées. J'en déduis qu'il faut maintenant me lever et me préparer à sortir pour découvrir la suite et improviser la partie qu'il me reste à jouer. Je me sens disponible pour changer d'avis sur à peu près tout, mais je sais aussi que cela ne dépendra pas de moi et que les échanges à venir n'auront pas le moindre effet sur la façon dont le soleil se couche ce soir et dont il se lèvera demain. L'histoire se construit comme elle se dit, et de tous temps les passants passent avec le temps. Pour l'heure, le plus simple serait de s'en tenir à quelques énoncés simples, comme "les oiseaux se posent sur la branche", ou "chaque instant est un rendez-vous", ou encore "je m'habille devant la fenêtre" — ce que je fais. Identifié à l'esprit de ma mission au point où je suis plus détaché que jamais du gribouillis qui lui tient lieu de lettre, je me concentre totalement sur ce moment de transition où je m'apprête à laisser venir tout ce qui va de nouveau m'en détourner. Je ne peux ni ne veux anticiper ce qui se propose d'être au vu de ce qui est déjà, et qui d'ailleurs — nuit tombante ou grand plein jour — échappe presque totalement à la perception que j'en ai. Le sable n'en finit pas de couler entre mes doigts, et il est inutile que je serre les poings. Je m'habille donc devant la fenêtre. Mon visage et mon corps acceptent de recevoir ce coup de langue venu du ciel et mon regard suit au loin la direction que lui désigne le doigt du hasard tendu vers le crépuscule de ma mission. Rien d'autre n'est acté que le projet délibéré de sortir de cette chambre. Pour le reste, il se pourrait que mes pas me mènent vers d'autres chambres, d'autres fenêtres et d'autres cieux, que la mission s'incurve sous l'influence et la pression d'autres missions. Ou, simplement, que les oiseaux quittent la branche. Ou, enfin, que plus rien ne soit à attendre, que plus rien ne se passe.

Je me rends au bar de l'hôtel. Il n'y a pas grand monde sinon Sandor qui plastronne bruyamment, entouré de quelques petits rouleurs de mécanique parmi lesquels je crois reconnaître deux ou trois délégués de province. Sa main serpente du dos à la cuisse nue d'une jeune femme pas trop habillée qui, plus rien ne m'étonne, n'est autre que la fille du banquier. Ou du boulanger. Je ne suis sûr de rien, les événements du matin me paraissent déjà très lointains. Sandor m'invite à le rejoindre à sa table.

— "Kohina, connais-tu monsieur Murdoch ?" demande-t-il à la femme.

— "Non, mais j'ai déjà beaucoup entendu parler de lui", répond-elle en me lançant un regard voluptueux de routine.

Je ne bronche pas. Je ne sais pas qui je connais. Je ne sais pas qui me connaît. Je ne sais pas ce que je sais. Ce n'est pas indispensable. Sandor se lève :

— "Monsieur Murdoch, je vous présente Serba."

— "Enchanté", dis-je. Kohina ? Serba ? Je sens que je vais bailler. Il ne le faudrait peut-être pas. Je baille.

Sandor prolonge les présentations :

— "Serba est, de toutes les personnes que vous rencontrerez, celle qui saisit le mieux la situation économique et sociale de notre pays. Elle n'a guère suivi d'études, mais elle voit les choses comme elles sont. Elle les voit sous différents angles à la fois, et son jugement est sûr. Kohina, veux-tu expliquer à monsieur Murdoch ce que nous attendons de la Compagnie en général, et de lui tout particulièrement ?"

Serba/Kohina me considère de l'œil attendri et indulgent d'une institutrice doutant que son élève ait la moindre chance d'intégrer en une seule leçon les subtilités de la règle de trois et qu'il dispose même de l'aptitude de s'y intéresser.

— "Voyez-vous, monsieur Murdoch", commence-t-elle cependant en se coinçant derrière l'oreille une mèche de ses longs cheveux bouclés, "notre peuple est riche de sa pauvreté, tout comme il est unifié par la diversité de ses composantes et rendu souvent fourbe et tricheur par son honnêteté même. S'il tend la sébile au bord du chemin, c'est par fierté et refus de recevoir quoique que ce soit de quiconque. Il n'accepte du progrès technique et de la coopération avec les autres peuples que ce qui lui permettra de préserver ses traditions artisanales de toute influence étrangère. Et c'est par le fait même que notre économie dépend entièrement de l'aide internationale que nous ne pouvons affirmer ne rien devoir à personne, surtout pas à la Compagnie dont nous ne tolérons les activités sur notre sol que parce que nous estimons qu'elle n'a rien à y faire. Notre modèle social fait l'admiration de tous ceux qui l'ignorent, et consiste essentiellement en une redistribution du produit intérieur brut aux quelques uns qui n'y contribuent pas, ce qui garantit leur absolu désintéressement."

Pendant qu'elle développe cet édifiant exposé technique, la jeune femme a glissé sous la table une main qui, remontant le long de ma cuisse, finit son parcours directement sur ma braguette. Elle peut ainsi mesurer en temps réel tout l'intérêt que suscitent en moi ses avancées conceptuelles.

— "C'est pourquoi l'impasse à laquelle notre pays se trouve confronté nous ouvre de vastes horizons, à condition toutefois que nos principaux interlocuteurs sachent se taire, dans un souci de dialogue constructif, chaque fois que surgit pour nous l'occasion de ne rien leur dire. Nous agissons par la suite d'autant plus de concert que nous n'avons rien à faire, ni séparément, ni ensemble."

— "À ce sujet", intervient Sandor, qui avait pendant ce temps entamé une partie de dominos avec le barman, "je dois retrouver Chad. Il m'attend avec sa sœur et sa femme pour accueillir les délégués de province. Bonne nuit et à demain. Je vous laisse régler les consommations."

Sa grosse main s'abat sur mon épaule, puis il tourne les talons et vide le bar de son épaisse silhouette. Je commande des sandwiches et des sodas pour Kohina/Serba et pour moi. Sans que sa main gauche ne déserte mon entre-cuisse, sa main droite plonge au fond de son sac et en ressort un paquet de beignets suintants. Elle me regarde longuement, droit dans les yeux. J'entreprends de classer les cacahuètes grillées par ordre de taille sur le formica de la table.

— "Vous ne préféreriez pas quelques-uns de ces succulents beignets ?", insiste-t-elle quand arrivent les consommations. Elle tient aussi à payer la note. "Si, si, j'insiste ! N'écoutez pas toujours ce Sandor. J'ai touché une jolie somme d'argent, ce matin, et je veux vous en faire profiter". Elle éclate de rire et se repeint les lèvres d'une touche experte de bâton de rouge. "Vous pouvez profiter aussi de qui vous le dit", ajoute-t-elle enfin.

Je m'entends acquiescer entre deux bouchées de sandwich.

— "Mon pays a bien de la chance d'être aussi malheureux", conclut-elle.

Et elle me prend par la main. Nous sortons du bar et passons devant la réception.

— "À mettre sur le compte de monsieur Murdoch", glisse-t-elle comme automatiquement, dans un murmure, à Savana.

Nous voici dans l'escalier, puis dans sa chambre. Elle refuse d'allumer la lampe. Dans l'obscurité, je reconnais son corps nu à ses formes et à ses consistances. Le plaisir est brut, moite, post-colonial. J'ai moi aussi bien de la chance d'être asservi de la sorte. Je m'assoupis un instant. Elle me réveille en me secouant :

— "Il ne faut pas rester ici. Les délégués ne doivent pas savoir ce qui se passe entre nous. Pas officiellement, en tout cas. Cela pourrait troubler les travaux de l'assemblée, demain. Il faut que tu retournes dans ta chambre." Elle m'embrasse sur l'épaule.

Je suis déçu, mais conciliant. Je ramasse mes habits. Je note au passage que la réunion est confirmée.

— "Ta chambre climatisée !", ajoute-t-elle en s'esclaffant. Je vois sa petite langue rouge au fond de sa belle bouche de nacre.

En traînant dans les couloirs pour regagner ma chambre, je vois par les fenêtres de palier les délégués rassemblés par dizaines autour de petits feux de braise qu'ils ont allumé tout autour de la piscine. Quelques uns discutent à voix basse, les autres les écoutent ou somnolent déjà dans l'herbe. L'atmosphère est paisible, presque studieuse. À travers le murmure collectif qui monte à mes oreilles, je perçois des volées d'éclats de rire qui se rapprochent. J'en reconnais le timbre et le rythme. Chad apparaît, suivi de Sandor et de Mina, dont je ne sais toujours pas si elle est la femme de Chad, ou sa sœur. Ou encore la sœur de Sandor : je reste en effet convaincu qu'elle est la fille de Savana, qu'il m'a présentée à la réception comme sa mère. Mais cela a-t-il la moindre importance ? Chad est maintenant descendu au fond du bassin vide de la piscine, il fait mine de nager comme s'il y avait de l'eau, il rit à gorge déployée à deux mètres sous les pieds d'un Sandor qui s'en tape les cuisses de joie. Il doit y avoir là quelque scène satirique qui m'échappe, ainsi qu'à Mina elle-même, que je vois s'éloigner en secouant la tête. Je reconnais la démarche languissante qu'elle avait au matin sur la place de la poste en partant téléphoner pour moi : elle aurait eu la même pour rendre service au diable. Des délégués, cette nuit, se taisent à son passage ou la suivent du regard. Pas un souffle de vent

n'agite derrière eux les arbustes chétifs du jardin de l'hôtel. Je contemple une dernière fois l'ensemble du spectacle que j'ai sous les yeux. Au fond tout le monde est là, ou dans les parages. Même moi. Combien ont une idée précise des raisons pour lesquelles ils y sont ? Je l'ignore, comme j'ignore plus que jamais et pour finir mes propres raisons. Mais nous sommes tous là et bien là. Tout se passe. Rien ne se passe. Il pourrait tout de même se passer quelque chose. Et je suis vraiment très fatigué. Je pousse enfin la porte entrouverte de ma chambre "climatisée". J'ajuste en enjambant la flaque d'eau ce qui reste de l'absurde pain de glace sur sa chaise. Je me jette sur mon lit. J'estime à trois le nombre de moustiques qui se préparent à me ponctionner. Je me relève pour fermer la fenêtre et me déshabiller. Je décide de placer le pain de glace directement sous mon lit. Et ma fameuse valise, traînée toute la soirée comme un chien, sous l'oreiller. Je me recouche et m'endors, persuadé de sentir un peu de fraîcheur gagner mon corps brisé et mes pensées égarées.

Viens le matin. J'ouvre un œil. Aussitôt le réveil matin se déchaîne sous ma nuque à l'intérieur de la valise où je l'avais oublié. Je saute à terre, dans une marre d'eau tiède. Je vais à la fenêtre en grattant mes piqûres de moustique. Autour de la piscine, chacun est debout et semble bien éveillé, frais et dispos à souhait, prêt et paré pour la réunion, déjà en train de discuter dans tous les coins. Pour ma part, je me sens glauque, mal luné, mal rasé et manifestement en retard. Tous les cartilages de ma nuque se mettent à craquer quand je tends le cou vers le lavabo pour évaluer l'état de mon apparence. C'est la faute de cette maudite valise et de cette porte sans verrou ; je me suis cru tenu de protéger l'argent et les premières pages de mon rapport de mission, de les coincer sous mon sommeil et mes rêves. Je n'ai rêvé de rien. Mais la journée qui vient est bien réelle. Je suis brisé d'avance. "Un brin de toilette s'impose", me répète le lavabo.

J'ouvre cette maudite valise pour y prendre le nécessaire. En attrapant la trousse, je constate que la grosse enveloppe contenant l'argent a disparu. Ou plutôt, que l'argent a été réparti, par petites liasses de billets, dans une centaine d'enveloppes dont chacun porte un nom et l'indication d'une ville ou d'un quartier. Pas moyen ni le temps de vérifier si le compte y est tout de même, d'ailleurs j'ai oublié de noter ce que j'ai dépensé hier. Une liste d'émargement est jointe aux paquets d'enveloppes. Trois feuilles agrafées. Une liasse de billets est resté orpheline. J'apprécie le geste. En revanche, mon rapport de mission a disparu.

Je réfléchis tout en me rasant et en m'habillant. Je n'ai pas lâché la valise de la journée ni de la nuit. Sauf lorsque je me suis assoupi dans la chambre de Kohina/Serba. Elle a pu aisément préparer ou faire préparer les enveloppes pendant ce temps. Ne m'a-t-elle pas semblé avoir quelques liens avec l'expertise bancaire ? Elle a pu subtiliser le rapport aussi — je me souviens maintenant de la télécopie pliée en cale sous mon lit, la nuit précédente, et de sa disparition au matin. Elle a même pu régler mon réveil pour ... Pour quoi, d'ailleurs ? Je vais à la fenêtre. Les alentours de la piscine sont soudain déserts, comme il devrait en aller des alentours de toutes les piscines vides. On frappe à ma porte, ce qui revient à la pousser et à entrer dans ma chambre.

Un homme est là, et derrière lui un autre homme, puis une femme, et encore un homme. Le couloir est rempli jusqu'à l'escalier et sans doute plus loin encore du long cortège des délégués rassemblés dans l'hôtel depuis hier. Je comprends vite ce qui les amène. Le premier arrivé annonce son nom et sa région. Je me vois saisir ma valise et en sortir les enveloppes, la liste d'émargement et le stylo baveux légué par Chad. Je cherche l'enveloppe correspondant à ce que l'homme vient d'indiquer. Il la prend sans un mot, attrape le stylo et signe sur la liste sans que je n'ai à m'en mêler. La scène se reproduit à l'identique avec les suivants. Ils sont plus rôdés que moi. Je ne me suis jamais senti aussi humilié qu'en ce moment, sans réussir pour autant à comprendre ce qui me cause cette humiliation. Je sais simplement que ce que l'on me fait faire n'est digne pour personne. Les délégués eux-mêmes sont graves, quoique immédiatement rigolards quand ils repartent avec leur enveloppe. Quelques uns pourtant contestent le nombre de billets, mais sans acrimonie ni agressivité, comme par routine. Je réalise que les montants remis varient d'un délégué à l'autre, et ceci de façons qui me semblent aléatoires. Ni l'âge, ni le sexe, ni la provenance régionale ne les explique. Mais personne ne s'en formalise. Tout semble clair pour eux. Je suis encore une fois le seul ici à ignorer les règles du jeu.

Quand tout est fini, que ma chambre est vide, je vois qu'il reste encore une enveloppe sur la table : elle porte la mention "pause café". À propos de café, je décide qu'il est urgent d'en boire une tasse et de descendre au bar.

Il n'y reste que du café froid. Plus même un beignet. Je bois ce qu'il y a en croquant un sucre quand Savana, vêtue d'une robe grenat, vient me chercher pour me conduire, dit-elle, à la "salle d'assemblée". Je n'avais pas remarqué ce long hangar derrière l'hôtel. Pour ouvert aux vents qu'il soit, il a néanmoins été aménagé de tables couvertes de nappes et rangées en un grand rectangle. Tous les délégués sont déjà installés, y compris les soldats, qui n'ont pas quitté leurs uniformes mais se sont éparpillés dans l'assistance. Plus de traces d'enveloppes devant les uns et les autres, mais des feuilles de papier, des cendriers et des bouteilles de soda que Chad finit de disposer. Sandor m'accueille bruyamment. Il est vêtu d'une superbe vareuse brodée de fils d'argents. Il me place entre lui et le vieil édenté qu'il m'a présenté hier comme son père. Chad lui apporte un micro et va vérifier la sonorisation.

— "Alors", me susurre le vieux, "toujours passionné par les ordres du jour ? C'est le moment où jamais de nous présenter ce qui reste du vôtre !". Et il rigole à pleins chicots.

Mais Sandor a saisi le micro, qui se met à siffler abominablement. Chad se jette sur ses boutons. Quand le silence revient, chacun est attentif. Sandor se lève.

— "Cher monsieur Murdoch, chers délégués, chers amis" commence-t-il — "chers correspondants", ajoutè-je par devers moi — "c'est avec une joie mêlée de fierté que j'ai le plaisir d'avoir l'honneur d'ouvrir la présente assemblée. Je serai bref".

Son père bat déjà des mains. Sandor le fait taire d'un sourire de remerciement, puis il reprend d'un ton grave.

— "Je serai bref. Vous êtes venus de partout, de loin parfois, et soyez-en remerciés, pour constituer cet "échantillon du peuple" que monsieur Murdoch est venu de plus loin encore dans l'intention peut-être de le rencontrer — mais je n'en jurerais pas — en tout cas de l'écouter, comme il s'y est engagé lors des premiers travaux préparatoires de notre assemblée. Je vous remercie en notre nom à tous; monsieur Murdoch, d'avoir accepté d'emblée de reconnaître le bien-fondé de nos propres listes sans attendre de recevoir celles de la Compagnie. Ce sont toutes de bonnes listes, mais celles de la Compagnie comportent trop de bavards, ceux-là qu'elle appelle ses "correspondants régionaux" et qui croient bien trop vite que tout ce qui est dit est fait. Nous, les délégués, au contraire, nous croyons ce que nous voyons et nous n'avons pas grand-chose à dire ici. Mais puisque vous voulez bien nous écouter, voici en résumé ce qui est ressorti hier soir de nos travaux préparatoires, et que je suis chargé de vous transmettre. Une sorte de motion, en somme. Un message."

Il fouille les multiples poches de sa vareuse. Il est meilleur orateur que prévu. Il finit par sortir une feuille de papier pliée au moins en seize. Quand il la déploie, je reconnais — c'était un peu plus à prévoir — la télécopie que m'a adressée la Compagnie à mon arrivée. Au dos, quelques lignes ont été griffonnées, que Sandor fait lire à une déléguée installée près de lui :

— "*Nous pouvons nager sans eau. Dormir sans lit. Fumer sans feu. Chanter sans bruit. Attendre demain pour manger. Nous n'avons pas besoin d'avoir besoin de la Compagnie. Mais si ses agents et ses missionnaires sont dans le besoin de quelque chose, ils peuvent compter sur nous. Cordialement. Les délégués.*"

La voix calme et fraîche qui a prononcé ces mots laisse la place à un long silence, puis à quelques murmures de confirmation. Enfin, Sandor reprend :

— "J'avais dit que je serai bref. Je n'ai rien à ajouter, et je passe la parole à monsieur Murdoch."

Sandor se rassied. Personne n'applaudit. Chad passe remplacer les canettes vides par des pleines. Sandor me fourre le micro dans la main et m'oblige à me lever. Je me lance.

— "Chers amis, je n'ai pas préparé de notes avant de vous parler. Quand bien même l'aurais-je fait que cela aurait été bien inutile. Et ceci pour deux raisons. D'abord, comme cela vient d'être rappelé, je me suis en effet engagé à vous écouter avant que vous ne m'écoutez à votre tour. Je joue donc le jeu, et cela m'est d'autant plus facile, je peux bien vous le confier, que je n'avais de toutes façons rien à vous dire de précis en arrivant chez vous. Ensuite, l'expérience m'apprend qu'il est bien difficile de conserver très longtemps le moindre document écrit sous votre climat. Et je ne parle pas des billets de banque ..."

Quelques gloussements se font entendre. Je n'en demandais pas plus. Je reprends :

— "Je vous parle donc sans notes. Mais pour vous dire quoi ? J'ai entendu d'autres messages que celui qui vient d'être lu. Des conseils avisés. L'analyse approfondie de l'une de vos expertes. Vous m'identifiez à la Compagnie, et vous avez des raisons pour cela. D'ailleurs, si vous en acceptez le conseil, faites en sorte que mon premier rapport de mission passe

rapidement de vos mains dans les siennes, il y a encore de l'argent à toucher. Mais vous le savez déjà. Alors, si j'ai bien compris, la question est la suivante : "de quoi ai-je besoin ?", sous-entendu, si j'ai toujours bien compris, "pour que la satisfaction de mes besoins favorise celle des vôtres ?". Je n'entends pas de murmure de protestation. Mais vous avez raison. Vous ne m'avez rien demandé. Je suis là quand même. Alors vous vous servez, c'est tout. Et moi aussi. Que croyez-vous ? J'ai comme vous besoin d'amour et de pain, j'allais dire de beignets. Je n'ai rien inventé, s'agissant de la vie. Je ne sais même pas, quant moi, si j'habite quelque part. Je n'ai pas même inventé cette illusion d'être le "délégué" de quoi que ce soit. Mais nous pouvons inventer quelque chose ensemble. J'ai bien compris que vous n'avez pas besoin de moi pour cela. Mais de la Compagnie ? J'ai écouté tous vos messages, y compris et surtout les plus silencieux, je dirais même les plus furtifs. Tous les signes d'intérêt que vous m'avez manifestés s'adressaient à la Compagnie, plus qu'à moi. Vous avez su faire fructifier ma désorientation, et je ne vous en veux pas. En tout cas, vous vous êtes manifestés auprès de moi, et abondamment, ce qui n'a pas été le cas de la Compagnie, à l'exception de ces quelques signes, peu explicites pour moi, qui traînent désormais dans vos poches. Enfin, quelques-uns ici ont lu mon rapport, et savent ce que j'en pense et ce que j'en ai fait, ou plutôt ce que vous m'en avez fait faire "

Pendant que je parle de la sorte, un remue-ménage se fait au fond du hangar. Deux nouveaux arrivants se manifestent. Ils n'avaient pas l'air attendus. La suite de mon discours me reste dans la gorge : ce n'est pas moins, toutes moustaches devant, que le chef de bureau qui fait son apparition, l'air patelin et sûr de lui, flanqué d'un acolyte en costume cravate et lunettes de fonctionnaire. La salle murmure. Le chef de bureau serre quelques mains ici ou là, imité par l'acolyte qui montre qu'il s'en passerait volontiers. Tous deux viennent prendre place à côté de Sandor à qui ils serrent aussi la main. La fille qui a lu le message des délégués leur cède la place en bougonnant. Je me réjouis un peu qu'ils aient choisi de m'ignorer. Je bois une gorgée de soda, et je reprends le fil de mon propos.

— "Inventer ensemble, disais-je. Je dois confesser ici la sympathie que m'inspirent votre projet et vous-même, et ceci en dépit des drôles de tours que vous n'avez cessé de me jouer depuis mon arrivée. Vos talents éclatent, mais je ne vois pas bien la nature exacte de votre projet, malgré tout le respect que j'ai pour lui *a priori*. Peu importe. Allez-y donc ! C'est le moment ! Dans un autre lieu que le vôtre, j'ai appris que ce qui se fait pour les gens sans les gens se fait contre les gens. Mais rien ne dit que tout puisse se faire sans alliés. Affirmez donc vos objectifs, les moyens finiront bien par suivre".

Pendant que je m'égosille de la sorte, le chef de bureau et l'acolyte inconnu ne cessent de discuter entre eux. J'apprécie. Et je conclus :

— "Vous n'avez pas besoin d'avoir besoin de moi pour affirmer."

Je me rassieds. Après un court silence, quelques applaudissements crépitent, quelques coups de briquets sur les canettes, aussi. Le chef de bureau continue de parler à son voisin mais tous deux joignent leurs applaudissements automatiques à la petite troupe de ceux de l'assemblée.

Je cherche Kohina/Serba des yeux pour vérifier son approbation. Quand je l'aperçois, elle ne me regarde pas. Je me demande ce que j'ai bien pu dire. Sandor reprend le micro :

— "Pause café", annonce-t-il.

Enfin une promesse de café chaud ! L'assemblée se délite et se reconstitue aussitôt autour de deux tables dressées dans la cour, devant le hangar. Je suis le flot, avec une étrange sensation de liberté. Le soleil est en pleine jubilation et donne déjà tout ce qu'il peut. Je dénoue ma cravate, m'approche des tasses et du sucre. Une main se pose sur mon épaule. Une main à porter des moustaches. Je ne me trompe pas :

— "Permettez-moi de vous présenter notre chef de poste, monsieur Mornay. Monsieur Mornay, voici notre chargé de mission, monsieur ..."

Chargé de mission ?

— "Monsieur Murdoch."

J'allais ajouter : "oui, c'est comme ça qu'on m'appelle ici", mais je sens bien que cela ne les intéresse guère, surtout pas Mornay qui doit le savoir. Lequel Mornay a la main froide, circonstance déroutante en ces circonstances. Je me laisse dérouter et ils m'entraînent dans un coin de la cour. Chad nous suit des yeux. Je renonce au café.

— "Monsieur Murdoch", reprend le chef de bureau, il y a un petit problème. Mais un vrai problème. À entendre ce qu'on me dit, je crains bien que vous n'ayez rien compris à votre mission. Ce qui s'appelle rien du tout. Nos consignes étaient pourtant claires. C'est des services de monsieur Mornay exclusivement que vous deviez attendre et recevoir vos instructions, monsieur Murdoch, de même qu'une liste de correspondants régionaux établie par leurs soins. Au lieu de quoi vous vous êtes laissé dicter votre conduite et fourguer, je dis bien fourguer, je ne sais quelle feuille de route. Peut-être, pour finir, aurions nous retrouvé les mêmes têtes ici — nous avons nos fidèles et nos obligés. Mais pas en si grand nombre, et sans tous ces indésirables absolus que monsieur Mornay a reconnus au passage, et pour commencer sans ce Sandor, un dangereux activiste que nous connaissons depuis trop longtemps."

— "Je m'en doutais bien !", dis-je pour ma défense. Ce n'était pas ce qu'il fallait dire.

— "Raison de plus pour l'éloigner, monsieur Murdoch !" éructe le chef de poste avec une voix de dynamite. "Pour qui vous prenez-vous donc ? Vous arrivez ici, alors que nous y sommes depuis des années, vous contournez mes services et trinquez avec le premier baratineur venu. Vous vous faites remettre, dans une banque que nous ne contrôlons pas, une somme d'argent que vous ne vérifiez pas et que vous dépensez, sans justificatifs, selon ce que vous soufflent ou vous enjoignent toute une série de gens que vous ne connaissez pas. Voilà le bilan de votre action, monsieur Murdoch, dont nous attendons d'ailleurs le premier rapport écrit. Qui sera, je l'espère, le dernier. J'ajoute que la fréquentation de monsieur Sandor et compagnie vous a sans doute déjà instruit de la façon de ne jamais laisser passer de billets par ici sans en retenir quelques-uns au passage. À moins que ces pratiques n'aient déjà et fondamentalement

présentes au cœur de vos motivations lorsque vous vous êtes proposé de travailler pour notre Compagnie".

Tout autre que moi lui aurait peut-être déjà planté un poing dans les lunettes. Mais je n'ai jamais su me laisser aller de la sorte. Et puis j'aurais peur de me blesser avec les lunettes. Je réfléchis un peu à ce qui vient de m'être dit. Je pourrais bien protester que je n'ai pas été contacté par la Compagnie avant cet instant même. Ce qui est presque vrai, car il y a quand même eu la télécopie égarée. Mais personne, en revanche, à l'aéroport. Je pourrais jouer un autre jeu et dire combien je me sens flatté, pour un premier contact local, qu'il s'effectue d'emblée à un si haut niveau. Mais je n'ai jamais su me laisser aller de la sorte. Et puis j'aurais peur d'éclater de rire avant de terminer ma phrase. Non, je réfléchis vraiment. Les deux hommes n'ont pas tort. J'ai suivi la première flèche venue. Puis j'ai rencontré Chad, et je me suis indiscutablement laissé mener en camion par lui. Maintenant, nous en sommes là. Le Chad en question, de derrière l'épaule du chef de poste, me lance d'ailleurs un sourire qui barre d'une joue à l'autre sa bonne bouille de fouineur. Je ne doute pas une seconde qu'il ait entendu, en se faufilant, tout ce qui vient de se dire. Mais je lui trouve pour l'instant l'air plus franchement espiègle que traître. J'aurais tellement aimé boire un bon café chaud !

— "Je vois que vous commencez à réaliser, monsieur Murdoch", reprend le chef de bureau avec ce ton d'indulgence qu'aiment prendre les supérieurs, ou les supposés tels, chaque fois qu'ils voient garanties leurs tactiques d'humiliation. "Mais ce que vous ne réalisez peut-être pas, c'est qu'alerté dès hier soir par monsieur Mornay j'ai dû prendre en urgence un avion dans la nuit et arriver à temps pour essayer de redresser la situation tant que cela est possible. Et tout cela malgré mon agenda chargé et, bien entendu, au détriment de ma vie de famille. Mais j'ai écouté votre discours d'une oreille, tout à l'heure, et je suis préoccupé, monsieur Murdoch, très préoccupé, je ne vous le cache pas ..."

Sa préoccupation n'est peut-être pas dénuée de fondements, et je me sens franchement désolé pour sa famille. De toute évidence, le possible est largement ouvert. Chad vient de griffonner quelque chose sur un bout de papier et de faire signe à Mina pour le lui remettre en lui glissant un mot à l'oreille. Pendant qu'il fait un rapide aller-retour à la table pour nous apporter des éternels sodas, je vois bien que Mina est allée porter le mot à Sandor, qui le lit et commence aussitôt à faire le tour des délégués. Ceux-ci posent leur boisson, et le suivent. Les soldats aussi. En moins de cinq minutes, nous sommes tous trois encerclés. Et dans la minute qui suit, quatre délégués se détachent et je suis gentiment prié de m'éloigner pour venir, par exemple, boire un café. Je ne me fais pas prier. Quatre autres délégués, dont deux soldats, écartent Mornay de même mais moins gentiment semble-t-il. Il faut dire que l'acolyte local tient à rester raide. Il proteste, il menace, il n'aime peut-être pas le café. Son ancienneté dans les parages ne l'a pas instruit sur les gestes inutiles. Et voilà le pauvre homme abreuvé de quolibets pendant qu'il se fait conduire de force vers la table des petits gâteaux où, comble de malchance, il ne reste plus de petits gâteaux. J'entends qu'on le traite de "serpent à lunettes", d'"ongle incarné" et de "carnet de chèques". Et voici que Kohina/Serba en profite pour lui proposer des beignets et, devant son refus exaspéré, pour lui mettre la main aux fesses. Je me surprends à approuver ceux qui approuvent cette initiative. Je n'ai plus de repères ... Il s'agit

tout de même de mon chef de poste ! Il faut dire que nous n'avons pas eu le loisir de nouer une relation de proximité. Je ne suis d'ailleurs guère plus préoccupé par le sort de mon chef de bureau. J'ai vu que Sandor et son père l'avaient rejoint. Entourés d'un bon nombre de délégués, ils semblent s'en retourner maintenant vers le hangar dans une atmosphère de délibérations serrées. Voici donc que j'ai fourré de surcroît mon chef de bureau dans un traquenard ! Mais aussi, il n'avait qu'à rester dans son bureau avec ses moineaux ! Je m'avise que tout cela n'a aucune importance, mais que la Compagnie va coincer du nez.

C'est le moment que choisissent Savanna et Chad pour réapprovisionner les tables en boissons chaudes et fraîches et en friandises variées. Savanna vient me présenter une note, que je signe sans barguigner sous l'œil offusqué du chef de poste. Pour l'apaiser, Kohina/Serba lui offre des cacahouètes. Devant son nouveau refus, elle le lui jette une à une à la figure, comme à un singe. Elle est bientôt rejointe par sa sœur jumelle, qui double la dose de cacahouètes. Leur père le banquier est là aussi. Il se réjouit de la scène et trinque à chaque gobelet qui passe à sa portée. Je me dis que ce n'est peut-être pas la l'ambiance qui convient pendant que notre pauvre chef de bureau central est en train de négocier ferme je ne sais quoi, d'ailleurs, mais ferme à tout coup.

Cependant, je suis las de me morfondre. Je ne suis pas le seul. Une clameur de soulagement se fait entendre lorsque nous sommes tous invités à regagner le hangar. Chacun reprend sa place, moi de même, et Mornay aussi, encadré de deux délégués en uniforme. Lorsque chacun s'est assis et qu'un épais silence s'est fait, Sandor tend le micro au chef de bureau. Ses moustaches ont pâli. Mais sa voix est ferme :

— "Je tiens tout d'abord à vous remercier de m'avoir associé aux travaux de votre assemblée. Vous savez à quel point la Compagnie tient à entretenir un contact permanent avec ses correspondants régionaux, et avec les correspondants de ceux-ci que vous êtes le plus souvent. Nous venons de tenir avec certains d'entre vous une conférence latérale informelle. Elle s'est déroulée de façon franche et cordiale, en l'absence de toutes pressions de part et d'autre. J'ai personnellement voulu que vous ayez la primeur de ce qui en est ressorti. Les décisions prises se résument en deux points. Premier point : l'aide régionale de la Compagnie est reconduite sans conditions. Second point : monsieur Murdoch, ici présent, remplace dans ses fonctions monsieur Mornay, ici partant. La seconde décision prend effet sans délai. Je vous remercie de votre attention."

Mornay dégringole à moitié de sa chaise. Je me précipite pour le ramasser. Un service tardif vaut mieux que pas de service du tout. Je suis aussitôt acclamé par les délégués, à moins qu'il ne s'agisse de signes de ferveur destinés au chef de bureau, ce qui revient au même. Je suis le premier surpris de ma soudaine popularité. Le chef de bureau vient prendre le chef de poste par les épaules, et tous deux s'éloignent vers le taxi qui les a amenés, sans me saluer ni saluer Sandor ou qui que ce soit. Je n'ai pas le temps de leur faire valoir que je ne tiens pas le moins du monde à être chef de poste ou encore que je ne sais pas même de quoi il s'agit : ils disparaissent déjà dans la poussière de la piste qui relie l'hôtel à la route.

Bientôt, les délégués, un à un, en font de même, mais à pied. La fête est finie. On me salue au passage, ou de plus loin. Chad charge un camion de soldats. Sandor s'installe à ses côtés, avec Kohina/Serba. Le banquier prend la jumelle dans sa voiture, Savanna et Mina montent à l'arrière. Tous et toutes me font des grands signes amicaux par leurs portières. Même le groom s'éloigne à petits pas, livrée dégrafée, poussant devant lui ses sandales qui, plus que jamais, crachent les scories de l'histoire sur son passage.

À peine un quart d'heure plus tard, je me retrouve absolument seul dans le hall de l'hôtel absolument désert, à contempler le nuage que font les derniers partants au bout de la piste et qui retombe lentement derrière eux ...

C'est comme une symphonie héroïque longtemps après le dernier coup de cymbale, lorsqu'il n'y a plus personne dans la salle de concert. Dans mon cas précis, je n'ai été traité comme un héros que pendant à peine un quart d'heure. Héros de quoi et de qui, ce n'était pas très clair. Et peut-être, de ce fait, le suis-je resté, mais il n'y a plus personne pour me le faire savoir. À part peut-être le soleil, qui commence à faire se gondoler les couverts, les assiettes et les gobelets qui sont restés sur les tables dans la cour. Je fais lentement le tour de l'hôtel, office et cuisines compris, pour m'assurer de son abandon total. Les robinets fonctionnent encore. Je prends une douche dans l'appartement du directeur, découvrant à cette occasion l'existence supposée d'une telle fonction dans un tel lieu. Mais il fait trop chaud, et tout cela est déjà du passé. Ils sont tous partis comme un seul homme, peu importe comment ils fonctionnaient. Je récupère ma valise et regagne ma chambre. Je ferme les volets, et je m'endors sans réveil matin.

De nombreuses heures plus tard, je me réveille avec la lumière du jour et le bruit d'un tacot que je connais bien, et qui se conclue de quelques francs coups de klaxon dès que l'abominable moteur se tait enfin. Je m'habille à la hâte et bois une longue gorgée d'eau au robinet. Je prends ma valise, descends jusqu'au hall d'entrée, et m'installe derrière le guichet de réception au moment où Mina fait son entrée.

— "Bonjour. Bien dormi ? Tenez, il y a ceci pour vous."

Et elle me tend une liasse de papiers. Les premières feuilles sont est la photocopie d'une pétition signée hier et adressée au chef de bureau. Signée par l'ensemble des délégués, Sandor en tête, elle tient à lui faire savoir qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ce que je sois libéré de mes fonctions de chef de poste. J'y n'y vois pas d'inconvénient. mais je mangerais bien un beignet avant d'aller où on voudra. Il y a encore deux feuilles. Deux télécopies émises du siège de la Compagnie. Le chef de bureau, de retour chez lui, accuse bonne réception de la pétition, fait savoir qu'il en approuve les termes, évoque la nécessité d'un bilan financier de l'opération et suggère vivement que je présente ma démission selon le modèle de lettre ci-joint. Et effectivement ci-joint.

Je regarde la lettre type. Ça ne fait jamais que cinq lignes. Pas questions d'indemnités de départ. Plus de contact ensuite. Pas de formule de politesse. Ça me va. Je prends une feuille et

un stylo sous le guichet, je recopie la lettre et la signe. Je la tends à Mina, qui la prend sans un mot.

Chad s'est glissé en silence dans le hall, ce qui n'est pas son genre. Il me regarde d'un air indulgent. Il s'avance avec la main tendue de ceux qui adorent rendre des services.

— "Alors, Murdoch, ça se décante, dans votre cerveau ? Je vous l'avais bien dit : c'est peut-être n'importe quoi, mais ça fonctionne ! "

— "Oui, mais ça fonctionne au détriment de qui ? Et d'abord, qui tient la plume ?"

— "Mais vous même, bien sûr, Murdoch ! Comment ne le voyez-vous pas ? "

Mina agite ma lettre de démission en haussant les épaules.

— "Oui, c'est la suite de mon rapport", dis-je d'un ton qui se veut grinçant.

— "Allons, gardons notre bonne humeur. Et soyons, pratiques. Vous n'avez pas de billet d'avion pour le retour, pas vrai ? Voyons, faites moi donc une liste de ce qui pourrait vous être agréable et que je peux vous apporter. Des fruits, du fromage, du pain, du café, un peu d'alcool, des cigarettes ?"

Que veut-il dire ? Je suis rêveur. Je regarde autour de moi et je m'entends lui répondre :

— "Faites pour le mieux, Chad, comme d'habitude. Et n'oubliez pas les beignets".

Il part en riant, suivi de Mina, après m'avoir soutiré la dernière liasse de billets qui restait au fond de ma valise.

J'entends et je vois l'ineffable camion qui redémarre et racle un épais nuage de poussière derrière lui. Le silence retombe avec le nuage. Je referme ma valise sur la trousse de toilette, la cravate et le réveil matin qu'elle contient, et la glisse sous la chaise de la réception.

Je traverse longuement l'hôtel. La chaleur monte à chaque instant. Elle sera bientôt sans recours. Mes pas finissent par m'entraîner au bord de la piscine vide. "*Nous pouvons nager sans eau*". Il semble que ma mission soit désormais d'y parvenir. On dirait qu'elle ne fait que commencer. Mais je vois bien qu'elle ne fait que continuer.

Contre un mur, il y a un robinet de jardinier qui goutte. Un moineau est venu se poser là. Il essaye, de son bec, d'attraper les gouttes d'eau qui tombent devant lui.

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES
Mission - 2010

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur.

Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter,
modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0568-3